

LES ÉDITIONS LAEGIS

Quand les empires se lèvent

Des empires anciens au monde de 2050

OLIVIER LEHÉ

Les Éditions LAEGIS — Référence LEL-2026-003-01

Les Éditions LAEGIS, éditions 2026 — troisième ouvrage publié en 2026,
première édition.

Sommaire

Préface.....	3
Introduction — Le monde a changé de nature	6
Première partie — Le temps des empires	13
Deuxième partie — Le réveil	52
Troisième partie — 1910 et 1938, le double miroir	78
Quatrième partie — Où en sont les empires	100
Cinquième partie — Le reste du monde	128
Sixième partie — Les murs et les flux du siècle.....	159
Septième partie — Le monde en guerre	194
Huitième partie — 2035-2050	227
Neuvième partie — L'espérance.....	253
Conclusion	276
Postface — Pourquoi ce livre	279
Lexique	281
Chronologie	288
Questions contradictoires	291
Références	294

La table des matières détaillée figure en fin de volume.

Préface

Il y a des soirs où le monde paraît immobile. On croit que les cartes ont fini de bouger, que les frontières ont pris, comme le ciment prend, et que nos enfants hériteront d'une Terre à peu près rangée. C'est une illusion douce. Elle dure le temps d'un répit.

J'ai grandi dans cette illusion-là. Ma génération a cru, de bonne foi, que l'Histoire s'était assagie — qu'après la chute du Mur, il ne resterait plus qu'à faire du commerce et à voyager. Nous prenions les empires pour des pièces de musée. Nous nous trompions. Les empires n'étaient pas morts. Ils dormaient. Comme la mer, ils avaient seulement changé de marée.

Car les empires vont et viennent comme la mer. Ils montent, recouvrent les rivages, submergent les peuples ; puis ils se retirent, laissant derrière eux des flaques de mémoire, des récits, des blessures qui ne cicatrisent pas. On croit la mer partie ; elle revient toujours. Rome est tombée, et pourtant Rome parle encore dans nos lois, nos routes, nos mots. La Chine impériale s'est effondrée, et pourtant l'Empire du Milieu¹ se pense aujourd'hui comme au temps des dynasties. La Perse, l'Ottoman, la Russie des tsars : rien n'est jamais vraiment fini. Ce qui semblait enseveli attendait sous la surface.

Ce livre est né d'une inquiétude et d'un émerveillement mêlés. L'inquiétude : voir, en quelques années, six puissances rallumer en même temps le vieux songe impérial, et réarmer à une vitesse que le monde n'avait plus connue depuis un siècle. L'émerveillement : comprendre que rien n'est écrit, que la lucidité reste une arme, et que l'espérance — la vraie, celle qui travaille — n'a pas dit son dernier mot.

1. **Empire du Milieu** : traduction de *Zhōngguó*, le nom que la Chine se donne à elle-même, littéralement « pays du centre ». L'expression dit une vision du monde où la Chine occupe le centre, entourée de peuples périphériques.

Son titre n'est pas de moi seul. Il emprunte sa lumière à des œuvres plus grandes, toutes bâties autour d'un même geste : le lever. Le *soleil levant* de Monet, dont l'aube brumeuse sur un port industriel a donné son nom à toute une révolution du regard². Le *soleil qui se lève aussi* de Hemingway, emprunté à l'Ecclésiaste — « une génération s'en va, une autre vient »³ —, ce battement des générations et des empires qui montent et retombent. Et surtout ce vent qui se lève chez Valéry, dans un poème marin où la mer figée se rompt d'un souffle : « *Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !* »⁴ — ce même vent que Ken Loach a fait souffler sur l'Irlande dressée contre son empire, et Miyazaki sur le Japon d'avant-guerre. Que ces artistes me pardonnent de convoquer leur clarté ; je ne fais que m'y réchauffer.

Je n'écris pas en prophète. Je me méfie des prophètes ; ils ont toujours tort, et ils font du mal. J'écris en observateur qui a passé sa vie dans les salles où l'on décide sous incertitude, où l'information manque, où l'horloge tourne. J'ai appris là une chose simple : on ne maîtrise pas l'avenir, mais on peut refuser d'y entrer aveugle. Voir clair est déjà un acte.

Ce que je propose n'est donc pas une prédiction. C'est une carte. Une carte des forces qui montent, des murs qui se dressent, des lignes où le feu couve. Une carte dessinée avec des chiffres vérifiés plutôt qu'avec des humeurs, et honnête sur ce qu'elle ignore. On y trouvera

2. **Impressionnisme** : mouvement pictural né en France dans les années 1870, qui cherche à rendre l'impression fugitive d'un instant (lumière, atmosphère) plutôt qu'un dessin précis. Son nom vient du tableau de Monet *Impression, soleil levant* (1872).

3. **Ecclésiaste** : livre de sagesse de la Bible, célèbre pour sa méditation sur le temps et la vanité des choses (« un temps pour tout »). Hemingway y a puisé le titre *The Sun Also Rises* (1926).

4. **Le Cimetière marin** : poème de Paul Valéry (1920), méditation face à la mer sur la mort et le désir de vivre ; le vers « Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre ! » en est la pointe. Il a inspiré les titres français des films de Ken Loach (2006) et de Miyazaki (2013).

des empires réveillés, un réarmement vertigineux, des guerres déjà là et d'autres pressenties. On y trouvera aussi, à la fin, une clairière — parce qu'un livre qui ne laisserait au lecteur que la peur ne mériterait pas d'être écrit.

Il y a, sous ces pages, une intuition que je ne saurais pas démontrer et que je préfère annoncer plutôt que dissimuler. Je crois que ce qui se joue entre les empires est un épisode d'une histoire beaucoup plus longue et beaucoup plus belle, dont nous ne sommes ni les auteurs ni les personnages principaux. Le lecteur la verra affleurer trois ou quatre fois au fil des pages ; elle ne se dira tout à fait qu'à la dernière. Elle est discutable, et je souhaite qu'on la discute.

Les Éditions LAEGIS parlent de crise depuis leur premier titre. Nous avons appris à répondre à la détresse des sinistrés ; nous avons étudié l'art de la ruse. Voici le troisième mouvement : regarder en face le monde qui vient, sans le noircir ni l'enjoliver.

Ouvrez la carte. Le vent se lève.

O. L.

Introduction — Le monde a changé de nature

Un jour, sans que personne ne l'ait décrété, le monde a changé de nature.

On peut en dater le basculement autour de la pandémie de 2020. Non que le virus ait tout causé — il a seulement révélé, comme une lumière crue révèle une pièce. Nous avons découvert, en quelques semaines, que nos chaînes d'approvisionnement étaient des fils tendus au-dessus du vide ; que les masques, les médicaments, les puces électroniques venaient d'ailleurs ; que l'interdépendance⁵, si longtemps vécue comme une promesse de paix, pouvait se retourner en arme. Ce que nous prenions pour de la solidité n'était que de la dépendance.

Puis les digues ont cédé les unes après les autres. La Russie a envahi l'Ukraine et la guerre est revenue sur le sol européen. Les États-Unis ont rompu, à coups de droits de douane, avec l'ordre commercial qu'ils avaient eux-mêmes bâti. En 2026, l'Amérique et Israël ont frappé l'Iran, le détroit d'Ormuz⁶ s'est refermé par intermittence, et le prix de l'énergie a tremblé de l'Asie à l'Europe. Partout, les budgets militaires ont explosé. En 2025, la dépense militaire mondiale a atteint un sommet historique — près de 2 900 milliards de dollars, la onzième année consécutive de hausse. Nous n'avions pas vu cela depuis les années qui ont précédé 1914.

Un titre qui vient de loin

Avant d'aller plus loin, disons d'où vient cet ouvrage — car son titre est une porte, et derrière la porte se tient une famille d'œuvres.

5. **Interdépendance** : situation où des pays dépendent les uns des autres (énergie, composants, alimentation). Longtemps vue comme un facteur de paix ; on parle d'*interdépendance armée* quand cette dépendance devient un moyen de pression.

6. **Détroit d'Ormuz** : passage maritime resserré entre l'Iran et la péninsule Arabique par où transite une large part du pétrole mondial. Le fermer, ou menacer de le fermer, est une arme économique majeure.

Quand les empires se lèvent. Ce verbe, *se lever*, je ne l'ai pas choisi au hasard, et je ne l'ai pas inventé. Il traîne derrière lui une lignée d'artistes qui, chacun à sa manière, ont peint, écrit ou filmé le moment fragile où quelque chose se met à monter.

Il y a d'abord une aube. Celle que Claude Monet a saisie en quelques heures, un matin de brume, sur le port du Havre : un disque orange sur une eau grise, des cheminées d'usine, deux barques. Ce petit tableau, *Impression, soleil levant*, fut d'abord moqué ; il donna son nom à l'impressionnisme et changea la manière dont l'Occident regarde le monde. Une aube industrielle, un monde qui bascule : c'est déjà, en peinture, le sujet de ces pages.

Il y a ensuite un battement. Hemingway a intitulé son premier grand roman *Le Soleil se lève aussi*, en empruntant la phrase à l'Ecclésiaste : « *Une génération s'en va, une autre vient... le soleil se lève, et le soleil se couche.* » Rien de plus exact pour dire ce que font les empires. Ils se lèvent, culminent, se couchent — et un autre se lève. La marée, toujours la marée.

Il y a enfin un vent. Paul Valéry, dans *Le Cimetière marin*, contemple une mer immobile jusqu'à ce qu'un souffle la rompe : « *Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !* » Ce vers a essaimé. Ken Loach l'a fait souffler sur l'Irlande de 1920, quand un peuple se dresse contre l'Empire britannique — la souveraineté arrachée à l'empire, thème central de notre siècle. Miyazaki l'a fait souffler sur le Japon des années 1930, à travers l'ingénieur qui rêvait d'avions et construisit un chasseur de guerre — la beauté et la faute mêlées, à la veille de la catastrophe.

Voilà la jonction, et elle n'est pas un ornement. Ces œuvres parlent toutes du *lever* : l'aube, la génération, le vent, le peuple qui se dresse. Cet ouvrage parle du *lever des empires*. Le même mouvement, transposé à l'échelle des nations et de l'Histoire. Et il en retient l'avertissement autant que l'espérance : chez Monet, l'aube est belle mais l'usine fume déjà ; chez Miyazaki, le rêve devient arme ; chez Loach,

la liberté se paie du sang. Se lever n'est jamais innocent. Mais le vers de Valéry tranche : *il faut tenter de vivre*. C'est l'éthique de ce livre. Regarder la tempête sans détourner les yeux, et choisir malgré tout d'agir. La dernière partie ne dira pas autre chose.

La thèse

Elle tient en une phrase : le monde entre dans l'âge de six empires qui se réveillent en même temps.

Six, et non cinq comme on le dit parfois. La Chine, qui se pense comme l'Empire du Milieu. La Russie, qui se rêve en « Troisième Rome »⁷. L'Iran, héritier de la Perse et gardien d'un croissant chiite. La Turquie, saisie par la nostalgie ottomane. Les États-Unis, l'empire qui refuse son nom. Et l'Inde — non pas l'Inde moghole, mais **Bharat**⁸, la civilisation hindoue qui remonte, discrète et déterminée, cinquième dépense militaire du monde.

Ce qui unit ces six-là n'est pas leur puissance : elle est incomparable, d'un géant mondial à une puissance régionale. Ce qui les unit, c'est une **mémoire impériale réactivée**⁹. Chacun ressuscite un passé de grandeur pour justifier son présent et armer son avenir. L'empire n'est pas d'abord une addition de canons ; c'est un récit qu'un peuple se raconte sur lui-même. Et un peuple qui se persuade qu'il fut grand se persuade vite qu'il doit le redevenir.

Voici, en deux traits, le récit que chacun se raconte.

7. **Troisième Rome** : idée selon laquelle

Moscou aurait hérité, après Rome et Constantinople, le rôle de capitale de la chrétienté orthodoxe — et, par extension, une vocation impériale. (À ne pas confondre avec le « Saint-Empire », l'entité germanique médiévale.)

8. **Bharat** : nom sanskrit et

constitutionnel de l'Inde. La mémoire impériale qu'elle réactive est hindoue et antérieure à l'islam (Maurya, Gupta, Chola), non moghole — l'empire moghol étant, dans ce récit, celui du conquérant étranger.

9. **Mémoire impériale réactivée**

(*concept*) : ressort par lequel un État contemporain puise dans un passé impérial glorifié le récit qui légitime son expansion présente. C'est l'axe analytique central du livre.

La Chine — l'Empire du Milieu, centre du monde qu'un « siècle d'humiliation »¹⁰ a jeté à terre, et qui entend reprendre la place que l'Histoire lui doit.

La Russie — la « Troisième Rome », forteresse orthodoxe qu'elle croit encerclée par l'Occident, gardienne d'un espace et d'une âme qu'elle juge siens.

L'Iran — la Perse trois fois millénaire, civilisation assiégée, tête d'un croissant chiite dressé face à l'Occident comme aux monarchies sunnites.

La Turquie — l'héritière ottomane, pont entre les continents, redevenue une puissance qui parle haut, des Balkans au Caucase et jusqu'à la Libye.

Les États-Unis — la « nation indispensable », phare de la liberté : l'empire qui se vit comme l'anti-empire, et n'en agit pas moins en empire.

L'Inde (Bharat) — la civilisation hindoue éternelle, humiliée par les conquérants, appelée selon les siens à redevenir *vishwaguru*¹¹, le précepteur du monde.

Six récits, six blessures, six ambitions. Aucun n'est tout à fait vrai au sens où l'entendrait un historien ; tous sont agissants. C'est cela, la mémoire impériale : moins un fait qu'une force.

Le monde qui réagit

Autour de ces six, le reste du monde ne regarde pas passivement. Il réagit. Certains s'arment sans viser l'empire : le Japon connaît le réarmement le plus rapide de son histoire depuis 1945, la Corée du Sud le suit. D'autres s'alignent, louvoient, ou subissent. L'Europe,

10. **Siècle d'humiliation** : dans le récit national chinois, la période (v. 1839-1949) des défaites, traités inégaux et occupations étrangères, de la guerre de l'Opium à l'invasion japonaise. Sa réparation est un ressort central de la Chine contemporaine.

11. **Vishwaguru** : « précepteur du monde », en sanskrit. Idée, portée par le nationalisme hindou, selon laquelle l'Inde aurait vocation à guider moralement et spirituellement l'humanité.

géante par l'économie, demeure naine par la volonté politique. L'Afrique reste un enjeu plus qu'un acteur. Comprendre le siècle qui vient, c'est saisir à la fois les six qui poussent et la manière dont le monde entier se hérissé en retour — quatre réponses possibles : s'armer, s'aligner, louvoyer, subir.

Deux miroirs, trois différences

Pour lire cela sans se mentir, deux miroirs historiques nous accompagnent. Le premier est **1910-1913** : le mécanisme de la catastrophe — une course aux armements générale, des alliances qui se durcissent, une poudrière où la moindre étincelle suffit. Le second est **1938** : l'enchaînement moral — le fait accompli, l'annexion, l'apaisement qui, en cédant, enhardit l'agresseur. L'un explique comment une guerre s'allume ; l'autre, comment un agresseur avance sans tirer.

Deux images valent ici mieux qu'un raisonnement.

1906. Le 10 février, le Royaume-Uni lance le HMS *Dreadnought*, un cuirassé si rapide et si lourdement armé qu'il rend, du jour au lendemain, toutes les flottes du monde obsolètes — y compris la sienne. Chacun doit repartir de zéro. S'ouvre alors une course éperdue : Londres et Berlin comptent les coques de l'autre, chaque navire lancé en appelle un second, et l'on s'arme pour se rassurer jusqu'à ce que tout le monde soit moins sûr. Huit ans plus tard, l'été 1914 embrase l'Europe. C'est le mécanisme de 1910 : la peur qui fabrique l'arme qui fabrique la peur.

1938. Le 30 septembre, à Munich, on cède à Hitler les Sudètes tchécoslovaques pour préserver la paix. Chamberlain rentre à Londres en agitant un papier : « la paix pour notre temps ». Six mois plus tard, Hitler prend Prague ; un an plus tard, il envahit la Pologne. C'est l'enchaînement de 1938 : céder à la force ne l'apaise pas, elle l'enhardit. Le fait accompli récompensé appelle le fait accompli suivant.

Ces deux images hantent notre présent. Le premier miroir se lit dans le réarmement général ; le second, dans chaque ligne de front où l'on hésite entre fermeté et concession — de l'Ukraine à Taïwan.

Reste à dire ce qui ne se répète pas. Trois différences décisives nous séparent de 1914 : l'arme nucléaire et sa dissuasion¹², qui rend l'escalade suicidaire ; une interdépendance économique bien plus profonde, quoique déjà invoquée — en vain — en 1910 ; et des alliances devenues fluides, où la Turquie est dans l'OTAN mais achète russe, où l'Inde ne s'aligne sur personne. La question centrale du livre naît de cette tension : de la ressemblance ou de la différence, laquelle l'emportera ?

La méthode

Elle est un engagement. Ce livre fait de la **prospective**¹³, pas de la voyance. Les faits et les chiffres — démographie, richesse, budgets, énergie, culture — courent en tâche de fond, appuyés sur des sources ouvertes et vérifiables. Là où l'on projette l'avenir, on l'annonce clairement comme une hypothèse, avec ses fourchettes et ses angles morts. On distinguera toujours le fait sourcé de l'estimation. On ne dira jamais « la Chine attaquera en telle année » ; on dira « à tel horizon, voici les scénarios, voici les signaux à surveiller ». Deux horizons balisent la route : 2035, l'échéance des grands programmes militaires en cours ; 2050, celle où se jouent le climat, la démographie et l'énergie. Une prévision qui cache ses marges d'erreur ne mérite pas qu'on la croie.

La traversée

Le chemin sera long mais droit. Nous partirons du temps long des empires — leurs apogées, leurs chutes, leurs résurrections. Nous verrons les six se réveiller et s'armer. Nous tendrons le double miroir de 1910 et 1938. Nous mesurerons, chiffres à l'appui, où en est réellement chaque empire — en expansion ou en déclin —, à travers sa démographie, sa matière et son rayonnement. Nous ferons le tour du reste du monde et de ses réactions. Nous heurterons les grands murs

12. **Dissuasion nucléaire** : doctrine selon laquelle la possession d'armes nucléaires par deux adversaires rend la guerre directe entre eux trop coûteuse pour être menée — chacun pouvant détruire l'autre.

13. **Prospective (concept)** : discipline qui explore les futurs possibles à l'aide de scénarios, sans prétendre prédire. Elle vise à éclairer la décision présente.

et les flux du siècle — le climat, l'énergie, le silicium et l'intelligence artificielle, les métaux et les terres rares, les transports et leurs étranglements — qui peuvent aussi bien attiser les conflits que les brider. Nous nommerons les guerres d'aujourd'hui et les foyers qui couvent. Puis nous risquerons, pour 2035 et 2050, non des certitudes, mais des scénarios. Une carte — l'Atlas des empires — accompagnera cette traversée : zones d'influence, ressources, filières critiques, étranglements, conflits.

Finir dans la lumière

Car ce livre refuse le fatalisme. Il existe des chemins pour désarmer les frictions : l'économie circulaire¹⁴, qui rend les nations moins dépendantes des ressources qu'elles se disputent ; l'exploration et, un jour, l'exploitation du système solaire — la Lune, les planètes lointaines — qui pourraient déplacer nos rivalités vers le large et nourrir la fusion de demain. L'avenir n'est pas écrit. Il se choisit.

Le monde a changé de nature. Le vent s'est levé. Il faut tenter de vivre — c'est-à-dire regarder clair, et agir.

¹⁴. **Économie circulaire** (*concept*)

: modèle économique qui réduit le gaspillage en réemployant, réparant et recyclant les ressources, par opposition au modèle « extraire-produire-jeter ». Il diminue la dépendance aux métaux et terres rares que se disputent les puissances.

PREMIÈRE PARTIE — Le temps des empires

*« Le déclin de Rome fut l'effet naturel et inévitable d'une
grandeur démesurée. »*

— Edward Gibbon



Six mémoires impériales sous un même ciel : la Mésopotamie et son astrolabe, Rome, la Chine des lettrés, l'islam des cartographes, l'Inde et ses dieux, et l'Occident industriel face au soleil levant. Frontispice de la première partie.

Chapitre I — Qu'est-ce qu'un empire ?

J'ai tenu un jour dans la main une monnaie romaine. Un petit disque de bronze verdi par les siècles, remonté d'une fouille ordinaire, sans valeur marchande. On y devinait encore un profil d'homme, le front ceint de laurier, et quelques lettres usées. Celui qui était gravé là avait commandé au monde connu. Il n'en restait que ce jeton tiède au creux de la paume.

Il n'en reste que cela, en effet — et pourtant, ce n'est pas rien. Car cette petite pièce a voyagé plus loin qu'aucun empereur : d'un atelier de Rome jusqu'à la terre où on l'a retrouvée, et maintenant jusqu'à ma mémoire. Un empire disparu continue de nous parler par ses monnaies, ses routes, ses mots. Voilà déjà une première vérité : un empire ne meurt jamais tout à fait. Mais avant de comprendre comment il survit, il faut savoir ce qu'il est.

Le mot est partout, employé à tort et à travers. On parle d'« empire » financier, médiatique, sportif. Débarrassons-nous de ces images. Un empire, au sens où ce livre l'entend, est **une puissance politique qui commande à des peuples divers, sur de vastes espaces, au nom d'une mission qui la dépasse**. Trois traits le définissent, et les trois comptent.

Le premier est la **diversité**. Une nation rassemble, en principe, un peuple qui se pense un : une langue, une histoire, un territoire. L'empire, lui, règne sur la différence. Rome gouvernait des Gaulois, des Syriens, des Égyptiens, des Bretons, sans leur demander de cesser d'être ce qu'ils étaient — pourvu qu'ils payassent l'impôt et reconnussent l'aigle. C'est là toute la distance qui sépare l'empire de l'**État-nation**¹⁵, cette invention plus récente où l'on fait coïncider un peuple, une langue et une frontière.

15. **État-nation** (*concept*) : forme d'organisation politique où un État souverain correspond à une nation — un peuple qui se pense uni par une langue, une histoire et un territoire. Le modèle s'impose en Europe à partir du XVIII^e siècle et devient la norme mondiale au XX^e.

Le deuxième trait est l'**étendue**. L'empire déborde toujours ses marches. Il ne connaît pas de frontière naturelle qui l'arrête ; il connaît des limites provisoires, qu'il rêve toujours de repousser. Là où la nation défend une ligne, l'empire pousse un horizon.

Le troisième trait, le plus décisif, est la **prétention universelle**. Un empire ne se contente pas de dominer : il se croit porteur d'un ordre valable pour tous. Rome apportait la paix et le droit ; la Chine, la civilisation face aux « barbares » ; l'Amérique, la liberté et le marché. Cette prétention n'est pas une hypocrisie ; c'est le moteur. Un empire qui cesse de croire à sa mission commence déjà à mourir. C'est ce que le juriste appelait l'**universalisme**¹⁶ impérial : la conviction sincère que sa loi est la loi, que son ordre est l'ordre, et que le reste du monde n'est qu'une périphérie encore mal éclairée.

De là découle une distinction que cet ouvrage ne cessera de creuser : celle entre l'État-nation et l'**État-civilisation**¹⁷. La France, l'Allemagne, le Japon sont des nations : elles se pensent comme un peuple. La Chine, l'Inde, la Russie, l'Iran se pensent autrement — comme l'incarnation politique d'une civilisation entière, vieille de millénaires, dont l'État actuel ne serait que la forme présente. Quand Pékin parle de la Chine, il ne parle pas d'un pays de soixante-quinze ans, né en 1949 ; il parle de cinq mille ans. Quand Moscou parle de la Russie, il ne parle pas d'une fédération de 1991 ; il parle de la Sainte Russie, de Byzance, de la Troisième Rome. L'État-civilisation ne se vit pas dans le temps court des républiques : il se vit dans le temps long des empires.

Il faut, avant d'aller plus loin, tenir les deux bouts d'un paradoxe, car l'empire est une chose double. Il est une machine de domination : il conquiert, il soumet, il lève l'impôt, il écrase les révoltes. Mais il est aussi, en même temps, un espace de paix et d'échange. Sous une

16. **Universalisme (impérial)** : conviction qu'un empire porte un ordre (juridique, religieux, moral) valable pour l'humanité entière, et non pour son seul territoire. C'est ce qui distingue l'empire de la simple grande puissance.

seule loi, les marchandises circulent, les idées voyagent, les langues se mêlent ; la guerre est repoussée aux marges, et les peuples de l'intérieur, cessant de se battre entre eux, prospèrent. C'est la grande ambivalence impériale : la paix y est réelle, mais elle est le fruit de la soumission. On y gagne la sécurité et l'on y perd la liberté. Tout le débat, depuis les Anciens, tient dans ce marché-là — et nous verrons que les peuples d'aujourd'hui, sommés de choisir un camp entre les empires, se posent au fond la même question qu'un Gaulois de l'an 50 : vaut-il mieux être libre et menacé, ou protégé et sujet ?

Aucun empire, du reste, ne se pense oppresseur. Chacun s'enveloppe d'une légitimité, d'un récit sacré qui transforme la force en droit. L'empereur de Chine gouvernait par le **mandat du Ciel**¹⁸ : tant que régnaient l'ordre et la prospérité, le Ciel l'approuvait ; venaient les désastres, et le mandat passait à un autre. L'Amérique du XIXe siècle crut à sa **destinée manifeste**¹⁹, mission providentielle de porter la liberté d'un océan à l'autre. Le roi de Perse était « roi des rois » par la grâce d'Ahura Mazda ; le sultan ottoman, « ombre de Dieu sur terre » ; le tsar, oint du Seigneur. Toujours le même geste : faire descendre du ciel ce qui, sur terre, n'est qu'une conquête. Un empire sans récit de légitimité n'est qu'une occupation, et une occupation ne dure pas.

Il y a enfin, tapie au cœur de l'idée impériale, une inquiétude que les Anciens connaissaient bien : l'empire est l'ennemi de la liberté qui l'a fait naître. Rome le savait. Sa République avait conquis le monde ; le monde conquis tua la République, car on ne gouverne pas trois continents avec les institutions d'une cité. Les armées devinrent fidèles à

17. **État-civilisation** (*concept*) :

État qui se pense comme l'incarnation politique d'une civilisation millénaire, au-delà de la nation. La Chine, l'Inde, la Russie et l'Iran s'en réclament : leur légitimité se fonde sur une continuité de plusieurs millénaires, réelle ou reconstruite.

18. **Mandat du Ciel** (*tianming*) :

doctrine chinoise selon laquelle le souverain gouverne par une autorisation du Ciel, conditionnée à sa bonne gouvernance. Désastres et révoltes signalent que le mandat lui est retiré et passé à une nouvelle dynastie.

19. **Destinée manifeste** : doctrine

américaine du XIXe siècle (formulée en 1845) affirmant que les États-Unis avaient pour mission providentielle d'étendre la liberté et leur territoire à travers le continent, de l'Atlantique au Pacifique.

leurs généraux plus qu'au Sénat, et un jour l'un d'eux franchit le Rubicon. Montesquieu, méditant en 1734 sur *la grandeur des Romains et leur décadence*, en avait tiré une loi presque physique : les mêmes causes qui font l'empire finissent par le défaire. Les Pères fondateurs américains, nourris de cette leçon, redoutèrent par-dessus tout que leur jeune république ne devînt à son tour un empire — et l'histoire des États-Unis peut se lire comme le lent oubli de cette peur. Retenons-le : l'empire est un sommet, mais un sommet incliné. La pente y est toujours du côté de la chute.

Or ce temps long a une mémoire. Et cette mémoire est le cœur de notre sujet.

Un empire tombe, ses armées se dispersent, ses palais s'effondrent — mais le souvenir de sa grandeur, lui, se transmet. Il se loge dans les récits qu'un peuple fait de lui-même, dans ses monuments, ses cartes anciennes, ses humiliations non digérées. J'appellerai cela la **mémoire impériale**²⁰ : la trace vivante d'une grandeur passée, capable, des siècles plus tard, de se réveiller et d'armer des ambitions neuves. Ce n'est pas de l'histoire ; c'est de l'histoire *réquisitionnée*, mise au service du présent. Peu importe qu'elle soit exacte : elle est efficace.

C'est ce critère — non la puissance brute, mais la mémoire impériale réactivée — qui commande le choix des six empires de ces pages. On m'objectera, à juste titre, que les États-Unis et l'Iran ne jouent pas dans la même catégorie : l'un pèse trente mille milliards de dollars, l'autre à peine quatre cents. C'est vrai, et ce livre ne le nie jamais. Mais la puissance n'est pas le fil que nous suivons. Le fil, c'est le récit qu'un État se raconte sur son propre passé impérial, et l'usage qu'il en

20. **Mémoire impériale** (*concept*) : trace vivante d'une grandeur impériale passée — dans les récits, les monuments, les humiliations non digérées — capable de se réactiver pour légitimer des ambitions présentes. Axe central du livre.

fait pour justifier son avenir. À cette aune, la Chine, la Russie, l'Iran, la Turquie, l'Inde et les États-Unis se ressemblent étrangement : chacun, à sa manière, se croit l'héritier légitime d'une grandeur qu'on lui aurait volée, et qu'il lui faut reconquérir.

On peut encore affiner. Les empires ne se ressemblent pas tous. Il en est de **terrestres**, qui avancent en tache d'huile sur un continent — Rome, la Perse, la Russie, la Chine repoussent leurs marches de proche en proche, jusqu'à confondre l'empire et le sol. Il en est de **maritimes**, ces thalassocraties²¹ qui, d'Athènes à l'Angleterre, tiennent le monde par les routes de la mer et le commerce plutôt que par la terre. Les États-Unis sont l'héritier moderne de cette seconde famille : leur empire n'est pas fait de provinces mais de bases, de détroits et de câbles. Cette distinction n'est pas d'école ; elle décide de la stratégie. Un empire terrestre pense en frontières et en profondeur ; un empire maritime pense en flux et en points de passage. Une partie des tensions du siècle naît de ce que la Chine, empire terrestre par vocation, se dote à son tour d'une marine pour disputer la mer à l'Amérique.

Chaque empire, enfin, a forgé un mot pour dire sa prétention à commander au monde entier, et ce mot en dit long. Rome parlait d'*imperium*, l'autorité de commander ; Byzance, de *basileus*, le roi des rois chrétien ; la Chine, de *tianxia*²², « tout ce qui est sous le ciel » ; la Perse, de *shahanshah*, roi des rois ; l'islam, de califat, la succession du Prophète à la tête de la communauté. Tous ces termes disent la même chose : il n'y a pas, au-dessus de l'empereur, d'autre autorité légitime. L'empire ne reconnaît pas d'égal ; il ne connaît que des vassaux, des tributaires ou des ennemis encore libres.

21. **Thalassocratie** : puissance qui domine par la maîtrise des mers et du commerce maritime plutôt que par la conquête terrestre (Athènes, Venise, l'Angleterre, aujourd'hui les États-Unis).

22. **Tianxia** : littéralement « tout ce qui est sous le ciel », en chinois. Vision d'un monde ordonné autour de l'empereur de Chine, sans frontière véritable entre l'empire et l'humanité civilisée.

Ce critère permet aussi de dire pourquoi certains grands acteurs ne figurent pas parmi nos six. L'**Union européenne** est une puissance considérable, mais elle est née *contre* l'idée d'empire, et ne réactive aucune mémoire impériale commune : elle est un empire qui n'ose pas, et sans doute ne veut pas, l'être. Le **Japon** possède une mémoire impériale, mais il l'a refoulée après 1945 ; il se réarme, on le verra, sans nostalgie de conquête. Le **monde arabo-sunnite** garde vive la mémoire du califat, mais aucun État ne l'incarne à lui seul : sa grandeur est orpheline. Six, donc — ni cinq, ni sept —, parce que six seulement réunissent aujourd'hui les trois conditions : une mémoire impériale vivante, un État pour la porter, et la volonté de s'en servir.

Un dernier mot de vocabulaire, car il tranche un débat de notre temps. On confond souvent empire et **hégémonie**²³. L'hégémon ne règne pas directement : il domine un système d'États formellement souverains, dont il fixe les règles, la monnaie, la sécurité, sans planter de gouverneur dans leurs capitales. L'empire, lui, commande en droit ; l'hégémon commande en fait. Les États-Unis, à la lettre, sont plus un hégémon qu'un empire classique : nul proconsul à Paris ni à Tokyo, mais des bases, un dollar, une protection, et le pouvoir discret de dire non. Cette nuance n'est pas un jeu d'érudit : elle décide de la fragilité. Un empire tombe quand ses provinces se révoltent ; un hégémon décline quand ses alliés cessent de le suivre. Nous verrons que c'est précisément ce qui se joue aujourd'hui — des alliés qui doutent, un hégémon qui se fatigue.

Reste enfin la question que l'on ose rarement poser : un empire, cela rapporte-t-il ? La réponse est double, comme tout le reste. L'empire extrait — tribut, impôt, monopole du commerce, mains-d'œuvre ; c'est le versant qui enrichit le centre. Mais il investit aussi — routes, ports, sécurité, monnaie stable, paix propice aux affaires ; c'est le versant qui, un temps, enrichit tout le monde. Tant que l'investissement l'emporte sur l'extraction, l'empire est prospère et aimé de ses élites péri-

23. **Hégémonie** : domination d'un État sur un système d'États formellement souverains, exercée par l'influence, la monnaie, la sécurité et les règles du jeu, plutôt que par la conquête directe. À distinguer de l'empire, qui commande en droit.

phériques. Le jour où l'extraction l'emporte — quand le centre coûte plus qu'il n'apporte —, les provinces commencent à calculer ce qu'elles gagneraient à partir. C'est un bilan comptable autant qu'une affaire de gloire ; et bien des empires sont morts d'avoir cessé d'être rentables pour ceux qu'ils dominaient.

Il faut, avant de refermer ce chapitre, se défaire d'une illusion d'optique née de notre éducation : croire que l'empire fut une invention de Rome, ou de l'Occident. Rien n'est plus faux. L'empire est une **forme universelle**, apparue sur tous les continents et à toutes les époques, chaque fois qu'une puissance a pu dominer ses voisins et se raconter une histoire assez vaste pour s'en croire le droit.

Tout commence en Mésopotamie. Les Sumériens y bâtissent, vers 3300 avant notre ère, les premières cités — Uruk, Ur, Lagash — et inventent l'écriture ; mais ce sont des cités rivales, non un empire. Le **premier empire** de l'Histoire naît vers 2334 avant notre ère, quand Sargon d'Akkad²⁴ soumet ces cités et unit sous une seule couronne des peuples de langues différentes. Son petit-fils, Naram-Sin, se proclamera « roi des quatre régions du monde » : la première prétention universelle, déjà. Puis l'âge du bronze couvre l'Orient d'empires aujourd'hui à demi oubliés — les Hittites d'Anatolie, l'Assyrie, Babylone, l'Égypte des grands pharaons, les palais mycéniens de Grèce —, tout un monde effacé d'un coup, vers 1200 avant notre ère, dans la catastrophe que nous avons évoquée. La Grèce classique, elle, connut l'empire maritime d'Athènes, puis, avec Alexandre, une conquête foudroyante de la Macédoine à l'Indus, dont sortirent les royaumes hellénistiques.

Mais — et c'est ce que nos manuels taisent trop souvent — l'empire n'a pas de patrie. L'**Afrique** eut les siens, brillants : le royaume d'Ak-soum²⁵, en Éthiopie, que les Anciens rangeaient parmi les quatre grandes puissances du monde ; les empires du Ghana, du Mali, du

24. **Sargon d'Akkad** : fondateur, vers 2334 av. J.-C., de l'Empire akkadien en Mésopotamie, généralement considéré comme le premier empire multiethnique de l'Histoire. Son petit-fils Naram-Sin se proclama « roi des quatre régions du monde ».

La suite se lit ailleurs

Vous venez d'ouvrir la carte. Le vent se lève.

Ces pages sont un extrait libre de **Quand les empires se lèvent — Des empires anciens au monde de 2050**. Vous avez lu la préface, l'introduction et le premier chapitre : la définition de l'empire, ses trois traits, la mémoire impériale qui sommeille et se réveille.

Le livre poursuit là où cet extrait s'arrête : les apogées et les chutes, les six empires qui se réveillent aujourd'hui, le grand réarmement, le double miroir de 1910 et 1938, la mesure chiffrée de chaque puissance, les murs du siècle — climat, énergie, silicium, terres rares — et, pour finir, quatre scénarios jusqu'en 2050 et une clairière.

300

PAGES

9

PARTIES

33

CHAPITRES

6

EMPIRES

Lire l'ouvrage complet

Édition reliée couleur 7×10 et version numérique, disponibles sur Amazon.

Acheter sur Amazon →

amzn.eu/d/01sq4REE



Scannez pour ouvrir